

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 90 (1963)
Heft: 5

Artikel: Quel changement de vie à Vercorin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-233241>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Quel changement de vie à Vercorin

Dans le vieux temps, une partie des familles de Chalais et Réchy déménageait quatre fois par année à Vercorin. Pour atteindre ce pittoresque village valaisan, toute le monde, ainsi que le bétail, montait par le chemin raide et pierreux qui passe par la « Chapelle du Bouillet ».

Quelle vie les jours de déménagement ! Il fallait voir ça !...

Le matin, les garçons s'en allaient accompagnés des cochons. Ils avaient beaucoup de peine à les faire avancer. Les filles montaient avec le bétail. Les femmes portaient la hotte et menaient moutons et chèvres. Les hommes conduisaient bœufs et mulets avec les bissacs chargés de victuailles. Les poules étaient serrées au fond d'une caisse, alors que le chat miaulait dans un sac.

Si, en ce temps-là, l'argent était rare, les gens vivaient simplement. Vers le 15 décembre, tout le monde se rendait à Vercorin pour passer l'hiver. Là-haut, après les boucheries, la cave et le grenier étaient bien garnis. Dans la cave, il y avait des fromages, du beurre, des pommes de terre, des choux, des carottes, des raves et des poireaux.

Après la traite des vaches, le lait était coulé dans une bassine. Au grenier se trouvaient la viande, les saucisses aux choux, le pain de seigle, les fèves, le maïs, les pois et les fèves des champs.

Pour passer l'hiver, il restait à acheter, au magasin, du sucre, des allumettes, de la farine, du sel, du poivre, des harengs et du pétrole pour la petite lampe. Les jeunes étaient habillés en drap du pays et portaient des souliers à soufflets cloutés, ainsi qu'un chapeau rond. Depuis cinquante ans, les hommes portaient la barbe. Le tabac à priser les faisait éternuer. Le langage des habitants était le patois. Ils le parlaient au travail, dans la rue et dans les assemblées.

Les femmes et les jeunes filles portaient le costume du pays, soit jupe, tablier, foulard de soie et chapeau avec rubans plissés. Les filles étaient fières de ce costume et marchaient à fins pas.

Pendant l'hiver, les femmes s'occupaient du ménage, soignaient le bétail, filaient la laine, raccommodaient les habits et tricotèrent. Les hommes battaient le blé, coupaient le bois, fabriquaient les échelas et s'occupaient de l'écurie. Les enfants allaient en classe, cependant que les jeunes hommes descendaient en plaine mener du bois avec la luge à cornes.

Avant 1900, le ski n'était pas connu à Vercorin. Le dimanche, la jeunesse glissait sur les chemins avec des patins en bois ou des luges à cornes. Les enfants glissaient avec des luges en bardeaux. Pour que l'Enfant Jésus soit généreux

avec les enfants à Noël, la mère recommandait aux garçonnets et aux fillettes d'être studieux et obéissants à l'école. Ceux-ci suivaient les recommandations de la mère. La veille de Noël, pour soigner le bourriquet, ils déposaient sur le bord de la fenêtre de la chambre des débris de foin et du sel.

(Voir le même article en patois dans les pages valaisannes.)

Isérables

Ce pittoresque village, serré comme un nid d'aigle au flanc de la montagne, est des plus sympathiques et intéressants, habité par une population laborieuse. Celle-ci, pendant des siècles, avant l'établissement du funiculaire, ne correspondait avec la plaine et le village de Riddes que par un sentier de chèvres.

Les villageois parlent un dialecte spécial, dont notre ami Denis Favre, de Leysin, donne parfois des extraits dans le *Conteur*. Car ce cher Denis est un enfant de ce village ; il y fut instituteur et l'affectionne. C'est ainsi qu'il a aidé ses amis à s'abonner au journal. Celui-ci compte, là-haut, maintenant plus de trente abonnés.

Le village a d'ailleurs toute une histoire. Nous en trouvons un extrait dans le *Dictionnaire historique et biographique suisse* :

En 1227, Isérables, commune et village, s'appelait Aserabloz, en 1255 Leyserablo, en 1414 Yserablo, puis Iserabblo. On y a trouvé des monnaies et des vases romains (fait assez curieux si haut dans la montagne). C'était une seigneurie de de l'évêché de Sion. Les familles de la Tour, les Saxon, les Conthey y avaient des droits. Le traité de 1382 assigna Isérables à la Savoie, mais il figure dans les terres de l'évêché depuis l'arrangement que fit l'évêque avec les patriotes, maîtres du Bas-Valais jusqu'à la révolution de 1798.

Les vassaux d'Isérables se réunissaient deux fois par an pour reconnaître les droits de leurs seigneurs et traiter des affaires. Au spirituel, Isérables dépendit d'abord de Saillon-Leytron, puis de Riddes, de 1264 à 1801. Sa chapelle de Saint-Théodule, allongée et exhaussée, sert d'église paroissiale. Le manque d'eau valut de terribles incendies, surtout en 1691 et 1801. Population : en 1792, 483 habitants ; en 1850, 729 ; en 1925, 1100, et actuellement probablement 1500.

O. P.